

VIVA

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU SEUIL,  
COLLECTION « FICTION & CIE »

Pura vida  
Vie & mort de William Walker  
2004  
*et « Points », n° P2165*

La Tentation des armes à feu  
2006

Équatoria  
2009  
*et « Points », n° P3039*

Kampuchéa  
2011  
*et « Points », n° P2859*

Peste & Choléra  
2012  
*et « Points », n° P3120*

Sic transit  
(Pura vida, Équatoria, Kampuchéa)  
2014

AUX ÉDITIONS DE MINUIT

Cordon-bleu  
1987

Longue vue  
1988

Le Feu d'artifice  
1992

La Femme parfaite  
1995

Ces deux-là  
2000

*Fiction & Cie*



Patrick Deville

VIVA

*roman*

*Seuil*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

COLLECTION  
«Fiction & Cie»  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

Citations:

© Librairie Arthème Fayard, 1988, *Trotsky* de Pierre Broué. –  
© Christian Bourgois Éditeur, 2007, *Frida Kablo par Frida Kablo*  
traduit de l'espagnol (Mexique) par Christilla Vasserot. – © Denoël,  
2005, *Ultramarine* de Malcom Lowry, traduit de l'anglais (États-  
Unis) par Jean-Roger Carroy et Clarisse Francillon. – © Gallimard,  
«Quarto», 2004, Œuvres d'Antonin Artaud. – © The Estate of  
Malcom Lowry, 1947, *Under the Volcano*. – © Grasset et Fasquelle,  
1987, *Sous le volcan* de Malcom Lowry, présenté et traduit de l'anglais  
(États-Unis) par Jacques Darras. – © Éditions Bernard Grasset, 1926,  
*Moravagine* de Blaise Cendrars. – © Éditions Maurice Nadeau, 1984,  
*Malcom Lowry, études*, ouvrage collectif. – © Éditions Maurice Nadeau,  
1978, *De Prinkipo à Coyoacán, sept ans auprès de Léon Trotsky* de Jean van  
Heijenoort. – © Éditions Maurice Nadeau, 1979, *Trotsky vivant* de  
Pierre Naville. – © Payot & Rivages, 2013, citation en exergue tirée  
de *Sur le concept d'histoire* de Walter Benjamin, traduit de l'allemand  
par Olivier Mannoni.

ISBN 978-2-02-113596-1

© Éditions du Seuil, août 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)  
[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

*Il existe un rendez-vous tacite entre les générations  
passées et la nôtre. Nous avons été attendus sur la terre.*

WALTER BENJAMIN,  
*Sur le concept d'histoire*



## à Tampico

Tout commence et tout finit par le bruit que font ici les piqueurs de rouille. Capitaines et armateurs redoutent de laisser désœuvrés les marins à quai. Alors le pic et le pot de minium et le pinceau. Le paysage portuaire est celui d'un film de John Huston, *Le Trésor de la Sierra Madre*, grues et barges, mâts de charge et derricks, palmiers et crocodiles. Odeurs de pétrole et de cambouis, de coaltar et de goudron. Un crachin chaud qui mouille tout ça et ce soir la silhouette furtive d'un homme qui n'est pas Bogart mais Sandino. À bientôt trente ans il en paraît vingt, frêle et de petite taille. Sandino porte une combinaison de mécanicien, clef à molette dans la poche, vérifie qu'il n'est pas suivi, s'éloigne des docks vers le quartier des cantinas où se tient une réunion clandestine. Après avoir quitté son Nicaragua et longtemps bourlingué, le mécanicien de marine Sandino pose son sac et découvre l'anarcho-syndicalisme. Il est ouvrier à la Huasteca Petroleum de Tampico.

Au fond des ruelles du port où s'allument les lampes, les conspirateurs dans l'ombre d'une arrière-salle s'assemblent autour de Ret Marut le mieux aguerrri. Celui-là est arrivé au Mexique comme soutier à bord d'un navire norvégien. Il se prétend marin polonais ou allemand, révolutionnaire.

Sous la casquette de prolétaire, un visage quelconque et une petite moustache qui lui fait une tête de la bande à Bonnot. À la fin de la Première Guerre mondiale, Ret Marut a participé à la tentative insurrectionnelle à Munich. Condamné à mort, il a disparu, a souvent changé de nom, commencé à écrire des poèmes et des romans, à combattre la solitude par le crayon et à entasser les cahiers. Bientôt il enverra en Allemagne *Le Trésor de la Sierra Madre* dont l'action est à Tampico, sous un autre pseudonyme, celui de Traven. Il en utilisera des dizaines. Au près de la photographe Tina Modotti, à Mexico, il sera Torsvan.

Quant à Sandino, qui ressort de la cantina au milieu de la nuit, fort de ces conseils allemands ou polonais, la tête emplie des grands brasiers révolutionnaires, et se hâte sous la pluie oblique dans le cône orange des réverbères au sodium, nous pourrions le suivre. Nous le verrions regagner le Nicaragua, échanger la salopette d'ouvrier de la raffinerie pour les vêtements de cavalier, les cartouchières croisées sur la poitrine, le chapeau Stetson, et prendre le commandement de la guérilla, devenir le glorieux général Augusto César Sandino, le « Général des hommes libres » selon les mots de Henri Barbusse. Nous le verrions chevaucher à la tête de son bataillon de gueux qui jamais ne sera vaincu, repoussera vers la mer l'armée d'occupation des gringos et poursuivra le grand œuvre de Bolivar. Les cavalcades des troupes sandinistes lèvent à l'horizon la poussière jaune de la Nueva Segovia du Nicaragua. Mais nous ne le suivrons pas. Dans la brume de chaleur, un autre pétrolier norvégien, grande muraille rouge et noire, traverse le golfe du Mexique et approche du port de Tampico. À son bord, un autre révolutionnaire en exil entend les piqueurs de rouille et le cri des oiseaux marins.



## de Tampico à Mexico

Au bas de l'échelle de coupée du *Ruth*, pétrolier norvégien sur lest, on remet au proscrit Trotsky le petit pistolet automatique confisqué à l'embarquement trois semaines plus tôt. Celui qui a commandé l'une des armées les plus considérables du monde glisse dans une poche tout ce qui reste de sa puissance de feu. C'est un homme d'âge mûr, cinquante-sept ans, les cheveux blancs en bataille, à son côté sa femme aux cheveux gris, Natalia Ivanovna Sedova. Ils sont pâles, éblouis par le soleil après la pénombre de la cabine. On voit sur une photographie Trotsky se coiffer d'une casquette de golf blanche et peu martiale. Sur le quai, les accueillent un général en grand uniforme et quelques soldats, une jeune femme aux cheveux noirs tressés montés en chignon. On les accompagne vers la gare de Tampico.

Ils sont quatre maintenant dans le wagon lambrissé. Devant eux le général Beltrán en uniforme sombre et le visage sévère, et la jeune femme vêtue d'une blouse indienne multicolore où dominant les jaunes. Ses sourcils très noirs se rejoignent à la racine du nez comme les ailes d'un merle. *L'Hidalgo* est le train personnel du président Lázaro Cárdenas. Le peintre muraliste Diego Rivera l'a convaincu d'accorder un visa au

proscrit et de lui sauver la vie. C'est 1937, et trois ans après l'assassinat de Sandino à Managua par les sbires du général Somoza. La nouvelle était parvenue en France avec retard, à Barbizon où Trotsky se cachait alors. La dictature somoziste est installée au Nicaragua, le fascisme en Italie, le nazisme en Allemagne et le stalinisme en Russie. C'est la guerre d'Espagne, bientôt la déroute des républicains et la victoire du franquisme. Depuis dix ans, Trotsky est un vaincu qui erre sur la planète. La locomotive envoie un jet de vapeur. Le voilà à nouveau dans un train. Pour la première fois dans un train mexicain.

Il connaît les images des hommes de Pancho Villa assis sur le toit des wagons, cartouchières croisées sur la poitrine et sombreros. Il connaît *Le Mexique insurgé* de John Reed, le jeune écrivain qui avait ensuite écrit *Dix jours qui ébranlèrent le monde* et loué la révolution russe. Il revoit les trains à bord desquels il a sillonné l'Europe au hasard de ses exils. Son propre train blindé à l'étoile rouge filant dans la neige, qu'il avait fait assembler du temps qu'il était le commissaire du peuple à la Guerre, qu'il commandait à cinq millions d'hommes avant de n'être plus que ce proscrit en fuite, assis sur une banquette en face de la jeune femme aux cheveux noirs retenus par des peignes de nacre et des rubans, le bel oiseau multicolore qui peut-être déjà lui rappelle Larissa Reisner et la prise de Kazan, la première victoire de l'Armée rouge, il y a bientôt vingt ans.

Frida Kahlo fixe les yeux très bleus du proscrit derrière les lunettes rondes et lui sourit. Elle n'a pas trente ans. Son mari Diego Rivera est célèbre dans le monde entier, mais celui-là plus encore. Il a brisé en deux l'Histoire. On longe le río Pánuco puis les lagunes à la sortie de la ville. Ça n'avance pas très vite. *L'Hidalgo* est moins puissant que le train blindé

à bord duquel il a vécu plus de deux ans, relié les fronts depuis Moscou jusqu'en Crimée, repoussé l'Armée blanche de Wrangel. Le paysage inconnu se dessèche à mesure que la voie ferrée quitte la côte et gagne les plateaux, s'éloigne des berges tropicales de Tampico, de la mer houleuse et verte des Caraïbes. Au hasard des villages traversés, des rues poussiéreuses, des maisons de bois, épiceries, miscelâneas, une rivière, des barques emplies de marchandises, des troupeaux de vaches. C'est un huis clos de quelques heures dans le train aux boiseries vernies, chacun perdu dans ses pensées. Trotsky et Natalia Ivanovna viennent d'échapper à la mort en Norvège. Ils ont craint qu'on ne les jette par-dessus bord ou bien qu'on ne maquille leur mort en suicide. Ils ne savent rien de ce qui les attend.

S'il lui était encore possible de jouir de l'anonymat, Trotsky descendrait dans l'une de ces petites gares qui plairaient à Tolstoï, parmi les Indiens et les peones. Il connaît la vie à la ferme, l'odeur des foins, le grincement des moyeux de charrette et l'horizon rouge sur la plaine. Lire des livres, cultiver son jardin. Plusieurs fois il lui a fallu fournir un effort pour s'arracher à la retraite et aux livres, revenir vers la ville et les fureurs de l'Histoire. Après la Révolution, oui, après le triomphe mondial de la Révolution, descendre du train, lire et écrire, chasser et pêcher comme il l'a fait chaque fois qu'il a été vaincu. Les parties de chasse dans les marais autour d'Alma-Ata pendant son exil au Kazakhstan après la victoire de Staline, puis les parties de pêche chaque matin en bateau autour de l'île turque de Prinkipo lorsque Staline l'avait expulsé vers Istanbul.

Le train grimpe vers les volcans, les hauts plateaux, les broussailles sèches, une terre pauvre devant laquelle son

père hausserait les épaules et cracherait dans la poussière, le vieux Bronstein mort du typhus quinze ans plus tôt, le paysan des plaines à blé de l'Ukraine. Celui qui a grandi dans les maisons de terre bousillée de paille est un jeune homme trop brillant pour rester à la ferme. L'excellent élève et premier en tout quitte les travaux des champs, se faufile dans le maigre *numerus clausus* alloué par le tsar aux étudiants juifs. Lev Davidovitch Bronstein est un jeune homme de raison qui se méfie des passions. Plus tard il sera écrivain, pour l'instant c'est la science, l'activisme politique dans les chantiers navals d'Odessa. Il rédige des libelles, harangue des ouvriers qui ont l'âge de son père, découvre la puissance du verbe et ce don naturel du charisme qu'il possède, le pouvoir de ses mots sur l'esprit des ouvriers du chantier et sur celui d'Aleksandra Lvovna.

Il découvre aussi la prison et dans sa cellule affermit sa pensée aux frais du tsar et de ses geôliers, étudie les langues. À vingt ans, c'est la déportation en Sibérie, le train, la forêt, la cabane, la lecture, le mariage pendant la relégation avec la belle Aleksandra Lvovna qui l'a suivi, les deux fillettes, Nina et Zina. Il aura le courage de les abandonner, de fuir seul, parce que la Révolution, avec la fureur du dieu biblique, lui ordonne d'abandonner femme et enfants dans un élan héroïque et brutal comme on en voit dans la vie des saints et des prophètes. C'est le début des fausses identités.

Lev Davidovitch Bronstein, que ses amis au long de sa vie appelleront LD, puis Le Vieux, est détenteur d'un faux passeport au nom de Trotsky et c'est avec celui-là qu'il entrera dans l'Histoire. Il se cache dans une charrette, gagne Irkoutsk, monte dans le Transsibérien. Au hasard de sa fuite, il gagne l'Autriche puis Zurich, Paris, rencontre Natalia Ivanovna qui vient d'étudier la botanique à Genève. Elle est

assise à son côté des dizaines d'années plus tard dans ce train *Hidalgo* du président Cárdenas et dort contre son épaule. Lui aussi somnole, croise le regard du général Beltrán, celui de la mystérieuse femme mexicaine aux sourcils noirs, au merle sur le front, aux lèvres rouges.

Le train est de moins en moins rapide à mesure qu'il aborde les raidillons, tire ses wagons vers Mexico et ses deux mille mètres, à mesure que le ciel de janvier se fait limpide et doré où tournent des zopilotes aux larges ailes noires. Il est un peu perdu après ces trois semaines de mer. Aussi bien on est en 1905 et le christ rouge éploie ses ailes au-dessus de Saint-Pétersbourg, appelle à lui les apôtres et les martyrs. Les pauvres meurent dans la neige de janvier devant le Palais d'hiver. De tous ceux dont la tête est mise à prix, Trotsky est le seul à regagner la Russie dès les premiers jours de l'émeute, sous le nom de Vikentiev, propriétaire noble. Il en a l'allure et le maintien. C'est l'état de siège. On le place à la tête du soviet et son modèle est la Révolution française. À la tribune il cite Danton : « L'organisation, encore l'organisation, toujours l'organisation ! » C'est vite le foutoir, la débandade, l'échec, la forteresse Pierre-et-Paul, les dix mois de préventive, le procès puis à nouveau la Sibérie, le train. Sur le quai la tenue du bagnard. La police du tsar lui a laissé aux pieds ses godasses d'Europe, coupable amateurisme, et au fond des talons creux, comme dans un roman de Dumas, des pièces d'or et des faux papiers.

Les déportés apprennent que leur destination est Obdorsk au-delà du cercle polaire. À l'étape de Berézov, Trotsky simule une sciatique comme il s'y est entraîné. Laisse seul en arrière dans l'attente du prochain convoi, il soudoie le garde et l'infirmier, achète un traîneau, une touloupe et un attelage, engage un guide, s'enfuit dans la taïga. C'est avec

des phrases qu'on lirait chez Jack London qu'il fera le récit de son évasion dans *Aller-retour* : « Notre voiture glissait d'une allure égale, sans bruit, comme une barque sur le miroir d'un étang. Dans un crépuscule enténébré, la forêt semblait plus gigantesque. Je ne distinguais absolument pas la route, je ne sentais presque pas le mouvement du traîneau. Des arbres de mirages couraient au-devant de nous, les buissons fuyaient sur les côtés, de vieilles souches couvertes de neige disparaissaient sous nos yeux, tout cela semblait plein de mystère, le souffle égal et pressé des rennes s'entendait seul dans le grand silence de la nuit et de la forêt. »

Le fuyard franchit l'Oural, monte au nord, passe en Finlande, descend vers Berlin, se fixe à Vienne. Il a vingt-huit ans dont trois ans de prison et deux déportations. Son nom et son courage à présent sont sus de tous les révolutionnaires. Il devient journaliste, critique littéraire, rencontre Jaurès, compose un hommage à Tolstoï pour ses quatre-vingts ans et lit Freud, part en reportage dans les Balkans. Après l'attentat de Sarajevo, il gagne la Suisse et à nouveau Paris, au 28 de la rue d'Odessa à Montparnasse, où il apprendra, en décembre 1914, l'entrée triomphale d'Emiliano Zapata et de Francisco Villa à Mexico. La révolution mexicaine est en avance sur la russe.

Deux gendarmes l'accompagnent en train vers Irún et le confient à la police espagnole. C'est la bataille de Verdun et la France expulse Trotsky. On ne sait pas trop quoi faire de lui, on le balade à Cadix puis Madrid. On pourrait le livrer au tsar. Au lieu de quoi on le met dans un train pour Barcelone, où le 25 décembre 1916 on l'embarque de force à bord du *Montserrat* en partance pour New York. C'est l'hiver et la mer est mauvaise jusqu'à Gibraltar. Trotsky rencontre

dans ses promenades sur le pont balayé de pluie un géant amoché en imper, « un boxeur anglo-français se piquant de belles-lettres, cousin d'Oscar Wilde ». C'est Arthur Cravan, le poète aux cheveux les plus courts du monde selon son ami Blaise Cendrars. À Barcelone, Cravan vient de se faire mettre au tapis, knock-out au sixième round, par le champion du monde Jack Johnson. Il a toute la traversée pour s'en relever et s'enduire de pommades. Il dîne avec Trotsky et lui parle de ses voyages clandestins d'anarchiste.

Trotsky somnole. Le train se rapproche de Mexico. Le général Beltrán a coiffé sa casquette, lissé son uniforme et replacé son ceinturon. Dans son demi-sommeil flottent des phrases peut-être lues, ou des phrases qu'il a peut-être écrites : « Continuels déplacements et Moscou, Cronstadt, Twer, Sébastopol, Saint-Pétersbourg, Ufa, Ekaterinoslaw, Lugowsk, Rostoff, Tiflis, Bakou reçurent tour à tour notre visite, furent terrorisées, bouleversées, en partie détruites, copieusement endeuillées. Notre état d'esprit était effrayant et notre vie épouvantable. Nous étions pistés, nous étions traqués. Notre signalement était tiré à cent mille exemplaires et affiché partout. Nos têtes étaient à prix. »

Mais elles ne sont pas de lui, ces phrases. Elles sont de cet écrivain suisse ami du boxeur Cravan, qu'ils avaient mentionné à bord du *Montserrat*, un écrivain qui avait un peu vécu en Russie, et à présent engagé dans la Légion, qui avait publié sous le pseudonyme de Blaise Cendrars, et ce livre, *Moravagine*, avait été traduit en russe par Victor Serge, qui fut un proche de Trotsky et l'avait suivi dans l'Opposition de gauche. Ils s'étaient trouvés, à bord du *Montserrat*, ces relations communes. Le train aborde les faubourgs. Trotsky se demande où peut bien être Victor Serge, et s'ils se reverront un jour.

À New York, des journalistes attendaient Cravan sur le quai, le géant en imper aux arcades sourcilières fendues. Ça n'est pas rien d'avoir disputé un championnat du monde de boxe, même perdu. D'autres attendaient Trotsky. Ça n'est pas rien d'avoir instauré un soviet à Saint-Pétersbourg, même vaincu. Cravan retrouve ses amis poètes d'avant-garde, rencontre bientôt son grand amour Mina Loy. Un an plus tard, le géant s'en ira disparaître à jamais au Mexique en pleine révolution. Trotsky est accueilli par l'exilé Boukharine, loue un petit appartement dans le Bronx, reprend ses activités de journaliste, les lectures assidues en bibliothèque, les conférences, publie des diatribes dans *The Class Struggle*.

Et quelques mois plus tard c'est déjà dix-sept.

Les États-Unis entrent dans la guerre et débarquent leurs troupes à Saint-Nazaire. La révolution éclate en Russie. Trotsky quitte New York, embarque fin mars sur le navire norvégien *Christianafford*. Il est arrêté à l'escale canadienne par les Anglais, emprisonné, libéré deux mois plus tard. Il reprend la mer pour la Finlande, saute dans un train. La grande locomotive noire file dans la neige. Après un premier tour du monde en exil, le voilà de nouveau à la tête du soviet de Petrograd. Cette fois Lénine et lui ne laisseront pas la pagaille s'installer. C'est le grand Octobre. Trotsky préside le Comité révolutionnaire. Ce sont ces dix journées dont John Reed écrira l'épopée, se fera le Thucydide. Trotsky rencontre Fédor Raskolnikov et Larissa Reisner. Ensemble ils vont s'emparer de Kazan.

Trotsky a trente-huit ans, cesse de fumer, crée l'Armée rouge, négocie la paix de Brest-Litovsk et prépare la révolution allemande, écrit à Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg,



parce qu'il est convaincu, comme beaucoup, et comme l'anarchiste Ret Marut à Munich, qui plus tard deviendra Traven à Tampico, que l'avenir de la Révolution c'est l'Allemagne. Quel Nostradamus, un an plus tôt, Lénine à Zurich dans les cafés devant son jeu d'échecs et Trotsky expulsé vers l'Espagne, leur aurait promis la victoire aussi vite ? Le train ralentit le long du quai. Le proscrit n'a trouvé le temps, somnolent depuis Tampico jusqu'à Mexico, de l'Atlantique aux volcans, que de parcourir la première moitié de sa vie, l'ascendante et la glorieuse, d'Odessa jusqu'à Kazan. Retrouver la seconde, ce serait comme de reprendre le train depuis Mexico jusqu'à Acapulco sur le Pacifique de l'autre côté des volcans, redescendre par paliers jusqu'au zéro du niveau de la mer et de l'exil.

À la sortie de la gare, une foule entoure le proscrit et Natalia Ivanovna. Des photographes brandissent leurs flashes au magnésium. Les hommes du général Beltrán assurent leur sécurité. Les automobiles noires de ces années trente, aux roues hautes et étroites, glissent en convoi dans Mexico vers le village excentré de Coyoacán. La femme mexicaine aux sourcils noirs, au merle sur le front, silencieuse, belle comme Larissa Reisner, est assise auprès d'eux. Elle leur ouvre sa porte. Ils traversent le jardin très vert et ensoleillé entouré de hauts murs. Frida Kahlo les accueille dans sa maison bleue. Ce sera leur première adresse à Mexico. Plus tard, après l'assassinat de Trotsky, Natalia Ivanovna confiera le bonheur de cette arrivée à Victor Serge, les premières images du Mexique après la Norvège : « Une basse maison bleue, un patio empli de plantes, des salles fraîches, des collections d'art précolombien, des tableaux à profusion. »

## à Mexico

Dans un autre secteur de la ville immense du Distrito Federal, loin de Coyoacán, dans la Condesa, colonia Hipódromo, La Selva est une petite terrasse encombrée de pots de fleurs et d'un cactus dans un bidon que la rouille embellit, envahie de piafs noirs et minuscules, où volette un papillon jaune.

Les taxis de la capitale étaient encore il y a dix ans des cocinelles Volkswagen vertes et blanches. Aujourd'hui, pour la plupart, des berlines or et pourpre. Ainsi le monde bouge. Et ça n'est pas encore la fin de l'Histoire. Ce pays ne ressemble toujours à aucun autre. Depuis dix ans, j'y reprends la lecture de Trotsky et de Lowry, et de fil en aiguille d'autres écrivains venus se perdre au Mexique comme Cravan et Traven, pince des fils, dévide des bobines, tisse des liens, assemble les vies de trois femmes illustres elles aussi depuis longtemps disparues et mêlées à toutes ces histoires de la petite bande de Mexico, trois femmes auxquelles la dévotion populaire et la sagesse des nations devraient élever les hautes pyramides indiennes aux marches de pierre, et au sommet les trois autels où déposer les livres de Larissa Reisner, les tableaux de Frida Kahlo, les photographies de Tina Modotti, distribuer au petit bonheur les trois vertus des Grâces, l'Allégresse, l'Abondance et la

À MEXICO

Splendeur, convoquer sur les gradins les prêtres aux plumes multicolores et les pénitents, les orants, les marins, les exilés, les sans-papiers, les apatrides. Tous ceux-là qui se croisent dans la clandestinité ou à bord des navires :

Sandino rencontre Traven et Trotsky rencontre Cravan.

## Traven & Cravan

Ces deux-là quant à eux ne se sont jamais rencontrés. On supposa pourtant, après la disparition de Cravan au Mexique, qu'ils n'étaient qu'une seule et même personne.

Fabian Lloyd, le géant poète et boxeur, Anglais né à Lausanne, anarchiste et neveu d'Oscar Wilde, édite à Paris sous le pseudonyme d'Arthur Cravan la revue d'avant-garde *Maintenant*, dont il écrit seul l'ensemble des articles. Soupçonné de pacifisme au début de la Grande Guerre, il quitte ses amis Félix Fénéon et Van Dongen, Picabia qu'il retrouvera à Barcelone, toute cette petite bande que fréquentait aussi Diego Rivera à Montparnasse. À la différence de Cendrars engagé dans la Légion, et parti perdre son bras droit en Champagne, Cravan disparaît, parcourt l'Europe avec de faux papiers, se fait chauffeur de taxi à Berlin. De loin en loin et sans entraînement, il pratique la poésie et la boxe, vient de se faire casser la gueule par le champion du monde, a papoté avec Trotsky à bord du *Montserrat*, il quitte New York et son grand amour Mina Loy pour le Mexique où sa trace aussitôt se perd – dont demeurent quelques affiches de combats de boxe à Mexico et Veracruz.

le contre-procès . . . . .	122
Malcolm & Graham . . . . .	127
la cité de la terrible nuit . . . . .	130
Lloyd & Loy . . . . .	136
à Vancouver . . . . .	142
vers chez les Tarahumaras . . . . .	153
à Guadalajara . . . . .	160
Malc & Marge . . . . .	171
Traven & Trotsky . . . . .	179
la moelle . . . . .	192
last drink . . . . .	196
la grand-roue . . . . .	201

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUL  
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2014, N° 113596 ( )  
– *Imprimé en France* –